

Minorités linguistiques et société Linguistic Minorities and Society



Écrire au féminin au Canada français, Melançon, Johanne (dir.) (2013), Sudbury, Prise de parole, 313 p. ISBN : 9782894232941

Isabelle LeBlanc

Numéro 6, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033199ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033199ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities

ISSN

1927-8632 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

LeBlanc, I. (2015). Compte rendu de [*Écrire au féminin au Canada français*, Melançon, Johanne (dir.) (2013), Sudbury, Prise de parole, 313 p. ISBN : 9782894232941]. *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, (6), 232–234. <https://doi.org/10.7202/1033199ar>

Tous droits réservés © Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Compte rendu

Écrire au féminin au Canada français

MELANÇON, Johanne (dir.) (2013).
Sudbury, Prise de parole, 313 p.
ISBN : 9782894232941

Par Isabelle LeBlanc

Université de Moncton

Lise Gaboury-Diallo marque le ton de cet ouvrage en faisant valoir que, contrairement à ce que René Lévesque et Yves Beauchemin ont pu laisser entendre des francophones hors Québec, elle n'est ni un « cadavre encore chaud » (p. 15), ni un « *dead duck* » (p. 15). Dès les premières pages de ce recueil, on voit bien la création d'un espace d'analyse d'une écriture féminine en milieu minoritaire francophone et de son rapport à l'*Autre* francophonie, celle du Québec. Autrement dit, cet ouvrage examine la multiplicité des identités (femme, francophone), les tensions identitaires (soi, l'Autre) et même les différentes altérités (« soi » au pluriel) qui traversent le temps et l'espace. Le titre réfère à une écriture féminine au Canada français de sorte à situer les textes à l'extérieur du Québec. Michel Lord remarque que l'institution littéraire du Québec a souvent ignoré plusieurs écrivaines non québécoises (p. 105) et que le choix de parler du « Canada français » et non d'écriture féminine au Québec est donc intéressant en soi. Avant la Révolution tranquille, le Québec était aussi compris dans cette dénomination de « Canada français », mais avec la fin des années 1960 et le projet indépendantiste du Québec, on assiste à une plus grande régionalisation des francophonies canadiennes (Lord). La question du titre mérite d'être soulignée, car l'ouvrage contribue de manière importante au champ des études littéraires canadiennes, notamment en s'intéressant aux tensions existantes au sein de la désignation de toute identité, soit-elle féminine, francophone ou autre. En fait, l'une des forces de ce recueil est que l'on y retrouve des études entièrement consacrées à des écrivaines franco-canadiennes hors Québec qui sont longtemps restées dans l'ombre. Le texte de Gaboury-Diallo suscite une réflexion sur l'écrivaine franco-canadienne comme étant une écrivaine marginalisée ou mise à l'écart

du « centre » littéraire québécois, ce qui a pu influencer sur l'écriture de ces femmes, que ce soit en ce qui a trait aux thèmes ou du style d'écriture. En effet, cette situation périphérique peut être examinée de différentes manières et la notion d'« imaginaire » revient souvent au cours des 13 études de 9 écrivaines présentées dans le recueil. Tout d'abord, le texte de Marie-Linda Lord nous éclaire sur cette idée que l'écriture peut refléter le vacillement constant entre le réel et l'imaginaire, entre le lieu et l'espace, et entre le féminin et le masculin (comme on l'observe chez Antonine Maillet). Le réel (Moncton) et l'imaginaire (l'Acadie) qui se coconstruisent à travers une monctonisation de l'Acadie et une acadianisation de Moncton, où les femmes dépassent les frontières du village pour s'éduquer dans une zone urbaine (p. 53), ce qui marque également la féminisation de l'Acadie de manière nouvelle. Avec son étude « L'« arrivée en ville » de l'avenir féminin de l'Acadie dans *Les confessions de Jeanne de Valois* d'Antonine Maillet », Lord met en valeur le rôle culturel d'une ville moderne dans le « devenir » féminin acadien où elle situe « l'Autre » comme étant parfois masculin, autrefois anglophone. En citant Antonine Maillet, Lord reprend son idée que l'arrivée en ville marque la possibilité pour les femmes de participer à la renaissance de l'Acadie au lieu de tout simplement reproduire de manière biologique le peuple à travers les naissances (p. 56-57). Ce rapport à l'espace en Acadie qui se traduit par un processus d'appropriation d'un lieu dans l'écriture se retrouve également dans l'étude que propose Benoit Doyon-Gosselin sur le « Tournant spatio-temporel de France Daigle », dans laquelle il examine comment l'auteure passe d'une période d'écriture où elle ne situe pas le lieu de l'action, à une période où l'Acadie émerge sous sa plume, notamment avec les rues de Moncton (p. 71). Dans son analyse, Doyon-Gosselin fait remarquer avec intérêt que la manière de vivre la distance ou de vivre son rapport à un espace peut aussi être une manière de vivre son rapport à soi-même. Il examine l'arrivée du cycle monctonien dans les romans de France Daigle, où les espaces référentiels et les dialogues entre les personnages marquent le tournant spatio-temporel chez l'auteure, que ce soit à travers le fait de vivre ailleurs en se sentant chez soi ou de se sentir étranger en n'étant pas d'« ailleurs ».

De l'Acadie, on passe à l'Ontario français avec trois textes sur Marguerite Andersen qui renvoient à l'idée de mouvance identitaire à travers le temps. Andersen écrit sur les expériences avec les Autres, en tant qu'étrangère ou en tant que femme. Elle cherche rarement à se définir de manière absolue, car elle se demande souvent ce qui est réel et ce qui ne l'est pas dans sa propre vie (p. 113), et ce processus fait partie de sa construction identitaire. Le doute, en quelque sorte, qui situe l'expérience humaine entre le réel et l'imaginaire, ouvre la voie à tout un monde de représentations où se construit une femme qui est elle-même plurielle, notamment dans son interaction avec les Autres.

La fragmentation identitaire est parfois considérée comme une hybridation. C'est cette hybridation qu'explore Christine Knapp dans l'étude qu'elle propose de la poésie de Tina Charlebois, où l'individualisme collectif et l'aspect insaisissable du rapport entre le milieu et l'individu sont des thèmes privilégiés (p. 258). Les techniques d'écriture étudiées dans l'ouvrage varient mais, en dernière partie, on trouve une section consacrée à l'Ouest canadien, où l'un des deux textes étudie la narration de Gabrielle Roy. Ainsi, Vincent L. Schonberger choisit de faire une étude de la technique narrative de l'écrivaine plutôt que d'examiner le rôle qu'a pu avoir la révolte féministe dans ses pratiques d'écriture. L'étude qu'il propose fait donc un examen de l'évolution esthétique de l'écriture de Roy en parlant du rapport entre le visible et l'invisible, entre l'intériorité et l'extériorité dans ses écrits (p. 280), et non pas de son choix de refuser la maternité et la sexualité pour se consacrer pleinement à son art. Est-ce que ces choix motivent aussi une technique d'écriture? Une technique d'écriture réaliste à une écriture intimiste où l'on passe du linéaire à la fragmentation? On voit bien toute la complexité identitaire au sein même de la technique d'écriture et cette complexité est examinée autrement par Jimmy Thibeault à partir de la notion de désappartenance (Singly). Thibeault analyse un ouvrage de Simone Chaput pour voir comment « l'espace social agit, dans *Un piano dans le noir*, comme un miroir servant de catalyseur à l'individualisme et à la solitude » (p. 302-303). Ainsi, dans une analyse très riche et complexe, Thibeault offre une étude intéressante sur le « repositionnement du Moi par rapport aux individus qui l'habitent » (p. 289). Autrement dit, le rapport à l'extériorité est souvent lié au rapport à soi-même, car « ce qui isole l'individu de son environnement social [c'est] la manière dont il gère la représentation de soi à travers ses rapports avec autrui » (p. 305). Cette idée de frontières entre Soi et les Autres est au cœur du tissage des différentes écritures féminines franco-canadiennes et, comme Lise Gaboury-Diallo le mentionne, ces femmes sont « parfois comme un oiseau rare dont on entend sans cesse dire qu'il est en voie de disparition » (p. 15).

Cet ouvrage s'ancre dans une réflexion importante sur l'écriture de femmes franco-canadiennes comme un prisme d'exploration théorique et esthétique de la mouvance identitaire à travers le temps et l'espace. Sans prétendre à une « représentativité parfaite », il s'agit d'une excellente contribution à la littérature franco-canadienne que de rassembler ces études en les regroupant selon la région d'origine de leurs auteures : l'Acadie, l'Ontario français et l'Ouest canadien.

Isabelle LeBlanc

Isabelle.leblanc@umoncton.ca